Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 80

Artikel: Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248935

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 16 juillet 1899 N° 80 Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — **TÉLÉPHONE**

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — **TÉLÉPHONE**

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

Mon parti était pris, je remplissais mes devoirs convenablement : poser les sentinelles, les relever d'heure en heure au château sur un rocher à pic, dans une rampe saillante couverte de verglas — toutefois j'avais eu la précaution d'envelopper mes souliers de linge pour ne pas glisser.

Mon âme était brisée en voyant un tas de condamnés couchés sur des brins de paille, attachés par de lourdes chaines, exposés dans des geôles à claire voie. J'aidais M. Bresse dans ses écritures.

On vivait à bon marché, surtout en viande. A la boucherie, on nous donnait les fressures d'animaux, qu'on jette là : nous savions en faire des ratatouilles appétissantes.

Au commencement de février 1811, étant au corps de garde, on me dit que sous peu je devais aller au dépôt du régiment qui était à Besançon. Ne pouvant y croire, j'hasardai la gageure d'un déjeûner que je risquais volontiers, désireux de perdre, contrairement aux parieurs sûrs de gagner.

J'avais encore le souvenir de la lecture d'un livre intitulé « *Instructions* » où l'on tirait des histoires édifiantes, imprimé dans cette ville en renom ; j'avais toujours eu grande envie de la voir, ne fût-ce qu'une seule fois en ma vie... hélas, j'ai eu le temps d'apprendre à y connaître l'hypocrisie personifiée.....

Fort heureusement que ces exemples sont rares, que le bon esprit de religion domine, grâce aux lumières d'un clergé éclairé qui veille sans cesse aux besoins temporels avec un zèle et une persévérance louables.

J'acquis bientôt la certitude que mon nom figurait sur le cadre des 45 sous-officiers et caporaux destinés à former le noyau d'un 6e bataillon de guerre.

Aurich était devenu chef-lieu du département de l'Ems oriental. Le jour de départ fixé, à peine arrivé à Embden cinq lieues, *et en place de repos*, que je vois entrer un détachement venant de Jewer, dans lequel se trouvait mon frère qui me dit aussitôt : « Et moi aussi, je vais revoir la France ! »

Le duc de Reggio (Oudinot) avait remplacé le duc de Plaisance, (Le Brun) comme gouverneur général des Provinces Unies ; il fit faire un décompte en rixdales de la haute paye réservée depuis l'entrée en Hollande.

On se mit en route par Zwol (Bouches de l'Yssel), Groningue (Ems occidental), Arnheim (Yssel supérieur) Gueldres et Clèves (Roër)

A Clèves, je fus retenu au lit, par le trop prompt changement de la bière au vin. Nous passâmes successivement par Liège (Ourthe) grande ville très commerçante qui possède une belle cathédrale ; puis par

Neuchâteau bourgade sans importance ;

Arlon qui est sur une hauteur ;

Luxembourg (Forêts) où je comptais revoir MM. Platel et Thouvenin ; mais ils étaient encore en Ibérie.

Le dépôt du 69e ne nous fut pas indifférent ; nous y vîmes un nommé Gigon dit *Pahys*, de Chevenez, qui nous fit politesse, et après avoir vidé quelques cruchons, il nous conduisit aux fortifications, œuvre de Vauban, qui ont trois quarts de lieue hors des bastions, jugées alors imprenables.

Marche en famine, parait devoir cette dénomination aux Français, car c'est un pauvre endroit, de là on arriva à

St Hubert qui n'a que la célébrité attachée à son ancienne abbaye de Bénédictins, où l'on amenait les hydrophobes pour implorer leur guérison, par l'intercession de ce bienheureux patron des chasseurs, : il s'y fait un grand débit de bagues qui ont touché les reliques exposées à la vénération des fidèles.

Le 20 mars, nous étions dans les défilés des Ardennes par un temps serein, quand des coups de canon répétés de cinq en cinq minutes se firent entendre ; ils partaient du fort de Givet, distant de deux à trois lieues sur notre gauche. Information s prises, on nous dit que ces salves d'artillerie étaient en l'honneur de la naissance du roi de Rome fils de Napoléon et de Marie Louise archiduchesse d'Autriche, venu au monde le dit jour, et baptisé sous les prénoms de Napoléon-François-Charles-Joseph.

Arrivé à Thionville, je me transportai au quartier du 96e dans l'espoir d'y rencontrer mon cousin germain Xavier Antoine, sergent major, peut-être le Nestor de cette catégorie, mais il était encore absent.

A Metz, capitale du département de la Moselle a une belle place d'arme où l'on remarque la cathédrale, c'est une jolie ville.

Pont-à-Mousson a une halle au blé spacieuse dont le contour extérieur est voûté et dallé, et sert d'abri contre l'intempérie.

Nancy, chef-lieu de la Meurthe, est partagé en deux ; la ville neuve où nous étions a ses rues tirées au cordeau, une place magnifique ornée du palais de Stanislas Leszinski le dernier des rois de Pologne, beau-père de Louis XV, surnommé le bienfaiteur de la Lorraine qui lui avait été donnée en apanage par dédommage-

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 1

L'anneau d'argent

En 1793, la Vendée, soulevée tout entière pour soutenir la cause royaliste, se trouvait engagée dans la lutte la plus ardente avec les soldats de la République, les *Bleus* comme on les appelait alors.

Pour vaincre l'insurrection vendéenne, la Convention avait dû employer ses meilleurs généraux : Marceau, Westermann, Kléber enfin, dont le nom seul valait une armée. Mais ils avaient rencontré, à la tête des paysans insurgés, des chefs tels que Lescure, Bonchamp, d'Elbée, Cathelineau, Charette, dont la valeur et la renommée sont restées célèbres dans l'histoire des guerres de Vendée.

Des deux parts, il fallait vaincre et chaque jour amenait des rencontres sanglantes entre ceux qui défendaient le régime nouveau et ceux qui restaient fidèles aux traditions monarchiques et religieuses de la France.

Parmi les généraux vendéens, l'un des plus renommés était le marquis de Lescure, ex-officier dans l'armée du roi, à peine âgé de vingt-sept ans. Retiré dans ses terres au château de Clisson, il avait tout quitté pour venir, avec nombre d'autres gentilshommes, mettre son épée au service de la cause royaliste.

Les brillants combats de Bressuire, de Thouars, de Fontenay et de Saumur avaient mis en relief sa bravoure, ses talents militaires, et l'entouraient d'un prestige éclatant. Toujours calme et doux, le premier au danger, il était adoré de ses soldats, auxquels il témoignait la plus vive sollicitude, la bonté la plus touchante pour leurs besoins et leurs souffrances.

Or, un jour de l'été 1793, les *Bleus* venaient de remporter une victoire sanglante, après un engagement furieux, sur les troupes commandées par le général de Lescure. Malgré leur dévouement fanatique à leur cause, malgré leur courage héroïque, la vaillance de leurs chefs, les royalistes s'étaient vus écrasés par le nombre et par la supériorité de l'armement des soldats de la République. Morts et mourants gisaient épars, dans ces attitudes crispées de vengeance et de haine plus affreuses encore à voir que la plus sauvage mêlée.

Nombre de vaillants « gars » vendéens, tombés dans les tortueuses sentes du Bocage, ne devaient plus jamais revoir le toit de chaume où les attendaient, anxieux, la promise et les vieux. Mais du moins, tous mourraient portant sur leur poitrine l'image du Sacré-Cœur qui faisait espérer le salut de leur âme brusquement saisie par la mort.